

La ville bien-aimée : alteridentités au service de l'urbanité¹

Jacques Lévy

Professeur

École polytechnique fédérale de Lausanne (ÉPFL)

Texte provisoire reçu le 16 mars 2007

Sera complété en avril

Ne pas citer

First draft : do not quote

À côté des généalogies, des mythes et des idéologies hostiles à la ville, il existe aussi un ensemble consistant de représentations pro-urbaines. Récemment, dans les milieux scientifiques, technologiques et politiques, l'émergence d'une nouvelle attitude favorable à la *ville compacte*, souvent au nom du paradigme du « développement durable », a donné un nouveau tour, particulièrement net, à cette tendance. Le débat actuel sur les modèles d'urbanité implique aussi des choix de société, dans un contexte où les habitants ordinaires disposent d'une capacité d'action stratégique sous-tendue par des points de vue, des horizons et des pratiques de plus en plus cohérents. Il existe donc des forces significatives, dans différents secteurs de la plupart des sociétés, qui portent l'idée d'une urbanité assumée.

Cependant ces forces sont relativement peu visibles en tant que telles. Dans le monde de la recherche ou de l'action urbaine, il est difficile de trouver aujourd'hui un ensemble de textes qui présentent de manière cohérente les dimensions scientifiques, éthiques et esthétiques de la ville comme logique et comme projet. La ville bien aimée existe, mais elle n'est pas dite.

Plusieurs éléments peuvent expliquer ce décalage. On peut citer :

- I les contraintes des systèmes d'acteurs dans lesquels évoluent les professionnels de l'urbanisme, qui les poussent davantage au compromis, à l'entre-deux, plutôt qu'à des positions tranchées ;
- II la « haine de soi » de certains intellectuels, qui répugnent à mettre en avant leur propre identité, surtout si elle diverge avec celle de groupes sociaux dont ils voudraient être les porte-voix ;
- III le choix aristocratique d'une esthétique *destruy* qui pousse à valoriser les manifestations urbaines les plus monstrueuses ;
- IV la faiblesse de la culture urbaine et la persistance des idéologies anti-urbaines dans la société.

Cette distorsion mériterait en tout cas d'être systématiquement exploré.

Dans ce cadre dans l'ensemble défavorable, apparaît un registre de postures qu'on peut désigner comme « alteridentités », en ce qu'elles gèrent l'altérité comme un matériau de la construction identitaire, elle-même conçue comme multidimensionnelle et mobile dans le temps ; dans le cadre des attitudes et des pratiques constitutives de l'habiter, ces postures se caractérisent par une affirmation forte de l'autonomie individuelle incluant un intérêt marqué pour la diversité des environnements urbains.

Il existe aujourd'hui, en effet, dans les grandes villes mondialisées (accueillant la mondialité) et plus encore mondiales (contribuant à la mondialité), une identité urbaine spécifique, caractérisée par l'exposition volontaire à l'altérité. Cette disposition porte à la fois sur les plans économique (partager l'espace public avec moins doté que soi) et « culturel » (accepter une cohabitation avec des gens « différents »). Ce phénomène touche une partie des couches supérieures de la hiérarchie socio-économique disposant d'un « capital culturel » élevé : C'est ce qu'on a parfois appelé le

1 Ce texte est un document de travail et ne constitue qu'un matériau pour la communication au Colloque.

phénomène « bobo » avant que le terme soit victime de son succès et se trouve « surdéterminé » de connotations uniquement négatives. Cela concerne aussi un segment important des populations migrantes les plus démunies, qui optent, à coût équivalent, pour résider dans des logements vétustes du centre historique des villes européennes plutôt que de s'enclaver, en occupant des appartements plus confortables, dans une homogénéité sociologique et anthropologique offerte par les quartiers de banlieue. La bataille des modèles fait de la ville « compacte » le meilleur *champion* de cette orientation, caractérisée par l'exposition volontaire à l'altérité. François Moriconi-Ebrard (2006) a évalué à plus 2,7 millions d'habitants le volume de « retour » vers les centres des grandes villes de treize pays d'Europe occidentale en une vingtaine d'années. En Amérique du Nord, on note une évolution comparable, comme le montre les cas emblématique de Vancouver. Ces centres-villes contemporains possèdent donc une composante identitaire renforcée car choisie par ceux qui l'habitent.

Or, contrairement à une idée courante, ce processus est loin de se réduire à un « embourgeoisement » (« *gentrification* »). Dans le cas américain, les nouveaux immeubles de logements ne se substituent pas, le plus souvent, à des quartiers habités par des populations plus modestes mais souvent à des friches, comme c'est le cas, massivement dans l'*inner city* de Chicago, naguère dévastée et ravagée, aujourd'hui en plein essor. Dans des villes plus récentes et sans tradition de compacité, comme Los Angeles, le changement résulte surtout du déplacement de membres de groupes sociaux de statut économique moyen ou supérieur d'une zone pavillonnaire homogène vers une zone plus dense, qui, même après leur arrivée, demeure plus mixte par le fait même de l'hétérogénéité de l'offre de logements. Enfin, dans le cas de quartiers pauvres de villes de l'Est des États-Unis, comme dans le quartier de Harlem, à New York, l'arrivée, jusqu'ici limitée en nombre, de Blancs non pauvres alors que, il y a vingt ans, il y avait là presque 100% de Noirs démunis, ne diminue pas mais augmente la diversité. En Europe, les centres des grandes villes constituent presque partout les parties des aires urbaines où la diversité sociologique est la plus forte. L'exemple de l'Ile-de-France est manifeste. Comme l'a montré l'étude (Géographie-Cités, 2002) sur la base d'unités spatiales pourtant extrêmement petites (« Iris », environ 2000 résidents), c'est de façon massive l'ensemble de Paris *intra-muros* qui se détache comme la partie de l'aire métropolitaine qui se rapproche le plus de la moyenne francilienne. Au contraire, plus on s'éloigne du centre, plus l'homogénéité de chaque unité se renforce et plus la fragmentation par grandes zones, en général structurées par secteur angulaire, s'impose. De manière similaire, des études comparatives sur les villes suisses (Huissoud *et al.*, 1999), fondées notamment sur l'indice de dissimilarité, montrent systématiquement le même résultat, Genève apparaissant, dans sa catégorie de taille (une aire urbaine d'environ 800 000 habitants), comme l'une des communes-centres les plus mixtes et les plus cosmopolites du Monde.

Cela conduit à prendre au sérieux le phénomène « bobo ». Dans sa construction même, le mot explicite le processus. Il s'agit de « bourgeois », c'est-à-dire de personnes bien dotées en capital économique, qui pourtant décident de résider, et plus généralement d'habiter, dans des quartiers socialement et « culturellement » mixtes dont le niveau moyen de revenu et de patrimoine est inférieur au leur, d'où le qualificatif « bohème ». Il s'agit bien d'un choix parmi plusieurs possibles puisque ces habitants auraient les moyens de se localiser dans un quartier conforme à leur propre niveau économique. Ce choix peut être en partie motivé par des logiques d'investissement à fins de construction d'un patrimoine : on achète là où les prix sont bas en espérant une valorisation progressive. Cela représente sans doute une des composantes de ce processus mais, d'une part, compte tenu de la relative lenteur de l'ajustement envisagé entre le nouvel arrivant et la tonalité du quartier, cette stratégie suppose l'acceptation pour une durée indéterminée d'une exposition à un niveau d'altérité comparable à celui existant au départ. D'autre part, les *bobos* sont souvent des locataires, en raison d'un choix, classique dans les zones centrales des villes européennes, et désormais aussi, nord-américaines, consistant à privilégier le confort sur la propriété et à mettre en concurrence des placements mobiliers avec l'achat de sa résidence. Dans les deux cas, les choix économiques sont indissociables d'une vision du rapport individu/société qui les rendent

pertinents et réalisables.

Il peut y avoir différents équilibres, au sein d'un individu, entre le premier et le second « bo ». Des personnes très « bourgeoises » et un peu « bohème » ou au contraire très « bohème » et peu « bourgeoises » peuvent évidemment exister. Par ailleurs, il ne fait pas de doute que ce processus est intrinsèquement instable. En effet, en l'absence de politiques publiques correctrices, il est tout à fait imaginable que l'effet même de la *boboïsation* soit un embourgeoisement pur et simple, la présence des bobos rendant le quartier présentable pour les personnes à revenus élevés en attente d'homogénéité sociologique et préparant ainsi sa colonisation, difficilement réversible, par des catégories qui défendront ensuite farouchement leur entre-soi. C'est, jusqu'à un certain point, ce qui est arrivé dans le 5^e arrondissement parisien, à Hampstead, à Londres ou à Greenwich Village à New York. Jusqu'à un certain point, car la diversité sociale ne tombe quand même pas au niveau moyen d'un quartier périphérique, notamment en raison du stock de logements disponible, qui appelle mécaniquement une certaine mixité. En tout état de cause, l'analyse de ce processus peut conduire à des régulations publiques spécifiques visant au maintien de la diversité et non, comme on le voit souvent (cf. *Esprit*) à une dénonciation d'ensemble des bobos.

Il se trouve que dans la grande controverse, désormais d'échelle mondiale entre les deux grands modèles d'urbanité, celui « d'Amsterdam » (urbanité assumée et rassemblée) et celui « de Johannesburg » (urbanité refusée et dispersée), les identités individuelles jouent un rôle majeur. Une cohabitation des modèles, spontanée et faiblement mise en scène, s'installe, le modèle d'Amsterdam dominant plutôt dans les centres, les grandes villes, l'Europe et l'Asie, tandis que celui de Johannesburg s'impose dans les périphéries, les petites villes, en Amérique du Nord et en Afrique. En l'absence de débat public explicite, les citoyens peuvent « voter avec leurs pieds » en choisissant le type de configuration qui leur convient, le niveau de revenu ne se révélant pas prédictif en ce domaine. Dans ce contexte, les alteridentités citadines sont à considérer avec attention car, désormais, l'intentionnalité est au rendez-vous des grands enjeux des sociétés urbaines. Il existe des citoyens qui, se renforçant comme individus dans l'exposition à l'altérité, constituent une force politique d'un genre nouveau, au service d'une urbanité dense et diverse.

Thérèse Huissoud *et al.* (1999). *Structures et tendances de la différenciation dans les espaces urbains en Suisse*, PNR 39, Lausanne : EPFL-IREC,.

François Moriconi-Ebrard (2006) « La reprise de la croissance démographique récente des grandes villes en Europe occidentale », Document de recherche, non publié.

Géographie-Cités (2002), « Les disparités intracommunales des revenus des ménages », Document de recherche, non publié.